

donnant ce beau narré des faits et gestes de notre vice-roi le mieux connu, le plus aimé.

XXX.

L'association pour le soulagement des âmes du purgatoire vient de publier son annuaire ou son almanach pour 1879. Il y a dans cet annuaire des pensées, des sentiments et des traits qui méritent d'être connus. L'association pour le soulagement des âmes du purgatoire est dirigée par des hommes dignes de la plus grande confiance, et elle offre aux personnes qui ont la foi le moyen précieux d'être utiles à ceux qui ne sont plus.

Nous recommandons la lecture de l'annuaire, qu'elle vend à raison de cinq centins, à ceux qui croient comme à ceux dont la foi a besoin d'être raffermie.

Souvenir de la réunion générale des élèves du Séminaire de Saint-Hyacinthe, les 25 et 26 juin 1878.

Voici une brochure de 160 pages qui vaut la peine d'être lue ; elle est émaillée des plus belles fleurs de la pensée et du sentiment.

Borrowed and Stolen Feathers, by M. Tardivel.

Le titre est significatif ; M. Tardivel accuse M. J. M. Lemoine d'avoir emprunté à certains écrivains canadiens une grande partie des choses qu'on lit dans les *Chronicles of the St. Lawrence*, sans leur en donner crédit. M. l'abbé Casgrain, l'un de ces écrivains, a écrit un mot pour dire qu'il ne se plaignait pas de la manière dont M. Lemoine l'avait cité.

Cette critique, écrite en anglais par un Canadien-français, a surpris un bon nombre de personnes. M. Tardivel a appris l'anglais aux États-Unis, où il est né et a vécu plusieurs années.

NOS GRAVURES

L'hon. M. Laframboise

M. Laframboise, qui vient d'être nommé juge, a été depuis vingt ans l'un des chefs et des hommes les plus utiles et les plus dévoués du parti libéral. Personne n'a fait autant de sacrifices que lui pour ce parti, personne n'a lutté avec plus de courage, de désintéressement et de persévérance. Sa fortune y a passé, et ceux qu'il a combattus avec tant d'ardeur n'ont pu s'empêcher d'avouer qu'il méritait la reconnaissance de ses amis et la position qu'il a obtenue.

Il a plus donné à la politique qu'il n'en a reçu, et il aurait eu le droit de se plaindre de l'ingratitude de ses amis s'ils n'avaient rien fait pour lui avant de quitter le pouvoir.

Il est incontestable qu'on ne doit pas, en règle générale, nommer juges des avocats qui n'ont pas exercé leur profession depuis des années ; mais le district qu'on a assigné à M. Laframboise lui donnera le temps de renouveler ses connaissances, de rafraîchir sa mémoire ; son jugement, son expérience des affaires et son esprit de justice feront le reste.

C'est un bel homme dont l'extérieur imposant fera bon effet sur le banc ; il est distingué dans ses manières, toujours mis avec beaucoup de goût et d'élégance ; il est né gentilhomme et il n'a cessé de l'être. Au barreau comme à la Chambre, parmi les Anglais comme parmi ses compatriotes, il a toujours su se faire estimer et respecter. D'une libéralité à toute épreuve, charitable et bienveillant, il a fait du bien à beaucoup de monde, et souvent plus consulté son cœur que sa fortune.

L'hon. M. Laframboise est né à Montréal en 1821 ; son père était marchand. Il entra au barreau en 1843, ouvrit un bureau à Montréal et alla s'établir à Saint-Hyacinthe, où il administra les affaires de la seigneurie Dessaulles avec succès. En 1852, il se remit à la pratique de la profession et acquit une clientèle considérable. Il forma alors une société avec M. A. Papineau, aujourd'hui juge. Libéral comme tous les Papineau et les Des-

saulles auquel il était allié, mais moins avancé, il se lança dans la politique, soutint des luttes acharnées et devint très-populaire dans le district de St-Hyacinthe. Elu à Bagot en 1857, il fut fait commissaire des travaux publics dans le gouvernement Macdonald-Dorion. Il administra son département avec un soin et une habilité qui furent remarqués. Battu à Bagot en 1867, il se présenta à Shefford en 1872, pour la Chambre locale, et représenta ce comté jusqu'aux dernières élections.

En 1872, le parti libéral ayant besoin d'un organe à Montréal, s'adressa à M. Laframboise, qui entreprit la fondation du journal désiré.

Le *National* parut. Rédigé par l'hon. Charles Laberge, interprète des idées et des sentiments du parti national qui faisait de grands progrès dans l'opinion publique, ce journal devint populaire, mais il coûta cher à son propriétaire et lui causa des désagréments qui l'aigrirent un peu et qu'il aurait peut-être pu éviter avec un peu plus de souplesse. Il est vrai que les sacrifices qu'il avait faits lui donnaient le droit d'être susceptible, et d'agir à sa guise.

Quoi qu'il en soit, il est un témoignage que tous, amis et adversaires, se plaisent à rendre à M. Laframboise ; c'est que, s'il s'est trompé, il a toujours été mu, par des motifs honorables, et que partout, dans toutes les positions où il s'est trouvé, il a fait honneur aux Canadiens-français.

L.-O. DAVID.

Les funérailles de Mgr Dupanloup

Orléans a tenu à honneur de faire au grand citoyen, à l'illustre prélat que la mort vient de ravir à son diocèse, des obsèques dignes de sa haute situation et aussi des éminents services qu'il avait rendus à la ville. Le souvenir de cette cérémonie, si imposante et si touchante à la fois, restera d'une manière ineffaçable dans le souvenir de tous ceux auxquels il a été donné d'y assister. Indépendamment de la foule accourue de tous côtés pour rendre un dernier hommage au patriote qui avait si courageusement résisté aux exigences de l'ennemi, vingt-cinq cardinaux, archevêques et évêques, accompagnés de plus de cinq cents prêtres, étaient venus donner un dernier témoignage de sympathie et d'affection à l'évêque dont la parole avait si puissamment retenti pour la défense de l'Église.

On sait que Mgr Dupanloup avait exprimé dans son testament la volonté formelle qu'on ne prononçât pas d'oraison funèbre sur son cercueil. On a déferé aux dernières volontés de l'illustre prélat ; cependant M. l'abbé Bougaud, vicaire-général d'Orléans, après avoir donné en chaire lecture du testament, n'a pu se défendre de prononcer quelques paroles émues qui ont fait sur l'auditoire une profonde impression.

" Il y a là, a-t-il dit en terminant, une âme peu connue de la foule, une âme de vrai prêtre, de saint évêque, et, je le dirai, d'humble chrétien ; nulle plus grande, devant Dieu et même devant les hommes, que l'âme du polémiste, de l'écrivain et de l'orateur. C'est cette âme qui vivra éternellement ; car, à travers les fluctuations humaines, elle a aimé ardemment ce qui ne meurt pas : la vérité, la vertu, l'honneur, l'intégrité privée et publique, les âmes et Dieu ! "

Il était une heure quand la cérémonie s'est terminée. Le corps de Mgr Dupanloup est resté pendant toute la journée exposé aux regards des fidèles, et pendant tout ce temps la foule n'a cessé de venir contempler une dernière fois les traits de celui qu'elle avait toujours aimé et vénéré durant le cours de sa longue carrière épiscopale.

L'hon. M. Joly a fait savoir à la Société Saint-Jean-Baptiste-des-Bois que le gouvernement ne pouvait lui prêter les \$500,000 demandés, et lui conseille de se mettre en relations avec la Société de colonisation dont M. Bourassa est président.

UN POÈTE CANADIEN APPRÉCIÉ EN FRANCE

Lettres adressées à M. Fréchette par les premiers écrivains et poètes de France, au sujet de ses poésies :

(Le *Sonnettiste*.)

PARIS, 25 juillet 1877.

Ce serait une grave erreur de se figurer qu'en dehors de France, notre langue ne se retrouve qu'en Suisse et en Belgique. Au Canada, c'est-à-dire dans la partie extrême nord de l'Amérique, on parle le français le plus pur, simultanément avec l'anglais, et notre vieille colonie a conservé intactes toutes les nobles traditions de la mère-patrie.

M. Louis H. Fréchette, député au parlement d'Ottawa, poète national du Canada, en est une preuve vivante et lumineuse ; il est jeune encore, mais c'est bien véritablement un grand poète ; s'il procède parfois de Victor Hugo et de Musset, souvent il les égale. Sa muse pleine de vigueur lorsqu'elle chante les héros du pays, les Montcalm, les Jolliet, les Papineau, sait trouver des accents pleins de fraîcheur pour rappeler les souvenirs de jeunesse. Il y a dans tout ce volume une note personnelle qui charme, un parfum des forêts vierges, des savanes, des grands pins, qui envire ; le bruit harmonieux du Meschacébé et du Saint-Laurent nous berce en lisant les vers du chanteur canadien... Nous espérons compter bientôt M. Fréchette dans nos rangs, et le *Sonnettiste* se fera fier de franchir l'océan sous une telle égide.

PARIS, le 27 août 1878.

Monsieur et cher poète,

J'ai été infiniment touché de votre gracieux et si aimable envoi, et j'ai lu votre livre avec un plaisir très-vif et très-particulier. L'inspiration en est très-originale, très-nouvelle, et, si elle a la grâce, la délicatesse, la suavité, on sent aussi qu'elle est née dans une atmosphère plus pure que la nôtre, devant les grands horizons, et que vous l'avez parfois trouvée sur un flot désert de l'Ottawa sauvage.

Vos épigraphes et les quelques strophes en langue anglaise que vous avez écrites montrent que les poètes anglais vous sont très-familiers ; il vous ont donné, monsieur, ces mouvements hardis et ces grandes envolées qui, dans vos vers, s'allient si bien à la netteté et à la correction française. Votre *Pèle-Mélc*, auquel, en dépit de son titre, la sincérité de l'impression et de l'accent donne une parfaite unité, est entré dans ma vie comme un ami, et y restera. Nous sommes deux Français, deux poètes, deux amis par conséquent, séparés par un bien grand espace. Aurai-je jamais le plaisir de serrer votre main ? Je l'espère, comme je le souhaite ; je suis cordialement votre dévoué,

THÉODORE DE BANVILLE.

BEAUMONT-LA-FERRIÈRE (NIÈVRE), le 29 octobre 1877.

Cher confrère,

Au reçu de votre excellent recueil, j'ai eu la pensée de vous écrire le jour même quelques lignes ; puis j'ai ajourné ma lettre dans le désir de vous envoyer en même temps quelques-unes de mes bribes rimées que je n'avais pas sous la main ; je voulais enfin vous exprimer, en même temps que la mienne, l'opinion de plusieurs de mes amis sur le volume que vous m'avez si gracieusement adressé.

Ce volume a donc été, dans ma solitude nivernaise, animée, pendant toute la belle saison, par le séjour de mes amis qui s'y succèdent, votre recueil, dis-je, a été ouvert presque tous les jours. Je l'avais lu, cher confrère, avec autant de joie que de surprise : je vous avoue que j'étais loin de m'attendre à trouver, dans un recueil imprimé à Montréal, non pas la hauteur de vues, la puissance des inspirations, la délicatesse de sentiment qui peuvent se rencontrer partout, mais la plus pure tradition de la poésie française, l'ampleur de la strophe, l'harmonie, le rythme, tout ce qui constitue le vers, le beau vers de nos grands poètes. J'ai été heureux et fier de lire à de bons juges tels de vos sonnets, et de lire ensuite un sonnet d'un de nos poètes, d'un de ceux qui mettent la perfection dans le cliquetis des syllabes et la sotte opulence des rimes. Je n'ai pas besoin de vous dire lequel des deux on applaudissait. Vous rimez aussi richement que le plus *ciseleur* de nos Parnassiens, et l'on sent, sous la forme parfaite de vos vers, votre âme émue, sincère, non point *impassible*. Merci donc pour votre envoi. J'espère que nos relations ne s'arrêteront pas à ce premier échange de lettres : j'espère aussi que je pourrai quelque jour apprendre aux lecteurs d'une de nos revues que, sur cette terre du Canada si vraiment française, il existe un poète digne de tous nos applaudissements.

Je vous enverrai ces jours-ci quelques médiocres pages en attendant mieux. Vous seriez bien aimable de me donner le moyen de placer près de votre beau recueil le *portrait de l'auteur*. Il me semble que votre portrait me rapprochera de vous... Je vous serre la main bien cordialement.

ACH. MILLIEN.

PARIS, 20 octobre 1877.

Très-cher confrère,

C'est une grande joie d'apprendre à connaître le nom d'un vrai poète, de lire et d'admirer ses vers, et de songer que cette langue on la parle, on l'écrit avec cette supériorité, à mille lieues de la France, sans y être jamais venu, sans autre lien avec elle que cette vieille parentée rompue, à jamais regrettable ! J'ai lu vos poésies avec l'intérêt le plus sympathique ; elles vont prendre place sur le rayon d'élite ; car vous avez chanté dignement la nature, l'amour, la liberté. Rien de plus varié que ce volume trop modestement intitulé *Pèle-Mélc* ; ce n'est pas la confusion, c'est la diversité même des idées et des sentiments par où passe un esprit jeune et fort, que la muse harmonieuse a successivement touché au front de ses trois baguettes de bronze, d'argent et d'or, qui font jaillir la satire, l'idylle et l'épique... Je vous envoie mes *Poèmes populaires* comme un cordial souvenir... J'ai été en voyage tout l'été ; mais que sont les fleuves et les lacs que j'ai visités auprès du Meschacébé, de l'Hudson et des grands lacs dont vous parlez ? Venez pourtant rendre une visite à la France ; bien que la politique nous devore, les poètes y seront toujours les bienvenus, et les beaux vers feront oublier la mauvaise prose ! Je serai heureux de vous serrer la main.....

EUGÈNE MANUEL.

L'ATMOSPHÈRE

M. Camille Flammarion donne une description si belle de l'atmosphère, que nous la reproduisons, pour que nos lecteurs partagent avec nous l'admiration que nous en avons ressentie :

Océans, mers, fleuves, ruisseaux, paysages, forêts, plantes, animaux, hommes, tout vit dans l'atmosphère et par elle. Mer aérienne répandue sur le monde, ses vagues baignent les montagnes et les vallées, et nous vivons au-dessous d'elle, pénétrés par elle. C'est elle qui glisse en vivifiant le fluide à travers nos poumons qui respirent, ouvre la frêle existence de l'enfant qui vient de naître, et reçoit le dernier soupir du moribond étendu sur son lit de douleur.

C'est elle qui répand la verdure sur les riantes prairies, nourrissant les petites fleurs endormies comme les grandes herbes qui travaillent à emmagasiner les rayons solaires pour nous les livrer plus tard.

C'est elle qui décore d'une voûte d'azur la planète où nous roulons, et nous fait une demeure au milieu de laquelle nous agissons comme si nous étions les seuls locataires de l'infini, les maîtres de l'univers.

C'est elle qui illumine cette voûte des doux flamboiements du crépuscule, des splendeurs ondoyantes de l'aurore boréale, des palpitations de l'éclair, des multiples phénomènes aériens.

Tantôt elle nous inonde de lumière et de chaleur, tantôt elle nous couvre d'un ciel sombre. Tantôt elle dessine des nuances de toutes formes et de toutes couleurs, tantôt elle verse la pluie à torrents sur les campagnes altérées.

Elle est le véhicule des suaves parfums qui descendent des collines, du son qui permet aux êtres vivants de communiquer entre eux, du chant des oiseaux, des soupirs de la forêt, des plaintes de la vague écumante.

Sans elle la planète serait inerte et aride, silencieuse et sans vie. Par elle le globe est peuplé d'habitants de toutes formes. Les atomes indestructibles s'incorporent tour à tour dans les organismes vivants ; nos corps, ceux des animaux, ceux des plantes, ne sont pour ainsi dire que de l'air solidifié ; la molécule qui s'échappe de votre respiration va se fixer dans une plante, et, par un long voyage, revenir à d'autres corps humains ; les mêmes éléments forment, successivement, les êtres divers ; ce que nous respirons, buvons et mangeons, a déjà été respiré, bu, mangé des milliers de fois ; morts et vivants, c'est la même substance qui nous forme tous...

Deux pick-pockets se rencontrent le dimanche à Londres.

Premier pick-pocket à l'autre, qui a les mains dans ses poches :

—Allons, Henry, ce n'est pas comme il faut de se promener les mains dans les poches.

Henry :—C'est ma façon d'observer le dimanche, à moi ; toute la semaine, j'ai les mains dans les poches des autres.